

Bonjour à tous,

Je suis très heureuse de vous accueillir aujourd'hui, ici à l'hôtel de région.

J'aime profondément cette énergie, cette force, qui se dégagent de notre rencontre, de cette assemblée colorée, vive, joyeuse que nous formons ensemble ce soir.

Nos Trophées « Joséphine » sont devenus un vrai rituel – un rituel important, un rituel qui compte à mes yeux.

Je conçois cette soirée comme un temps suspendu, un temps d'harmonie, de partage, de communion, loin de l'agitation, de la brutalité.

Un temps pour dire notre admiration, notre reconnaissance à des femmes que nous aimons, qui nous inspirent, qui nous guident.

C'est un moment précieux à une époque où la conversation, où l'échange, où la rencontre se font plus rares, plus difficiles, où l'harmonie et la paix s'effritent face à la brutalité, à la violence du monde – à cette violence qui occupe tout, qui dévaste tout.

Récemment, une femme politique, dont je ne partage pourtant pas les convictions, disait une chose très forte, très belle : elle disait qu'il fallait mener le combat pour la douceur, le combat pour sauver la douceur des attaques, pour que la douceur ne s'efface pas de notre univers, de nos gestes, de notre langage, de notre débat civique.

Elle disait qu'il fallait se battre pour redonner à la douceur la place qu'elle mérite, la place qui lui revient et qui permet à une société, comme à une famille, et comme à toute organisation humaine, de vivre, de se développer, de s'épanouir.

Son intervention a été saluée par un concert de sarcasmes, de mépris, de moqueries...

La douceur, vous comprenez, c'est démodé, c'est mièvre, c'est totalement à côté de la plaque, des circonstances, du temps et de l'époque...

Et comment donner, totalement, tort à ces critiques, alors que la douceur a quasiment disparu de notre vie collective : à certains endroits du pays, dans certaines rues, dans certaines écoles, au cœur même de notre vie politique, au cœur même de l'Assemblée nationale, elle n'est même plus vécue comme un usage, elle n'est plus ressentie comme une possibilité, comme un recours, comme un refuge.

Et c'est pour cette raison, précisément, qu'il faut se battre, qu'il faut se battre pour ces sentiments : la douceur, la tendresse, l'amour... qui ne sont pas seulement des sentiments humains, des sentiments privés, mais qui sont aussi des sentiments publics, des sentiments collectifs sur lesquels reposent les fondations de notre système politique, de notre démocratie, de nos valeurs républicaines.

Ce ne sont ni la force, ni la brutalité, ni la violence qui ont érigé la République et la démocratie : c'est l'amour de la liberté, c'est le désir infini d'égalité, c'est le besoin profond de fraternité qui l'ont constituée, qui l'ont fortifiée, et qui l'ont menée jusqu'à nous, malgré les turpitudes, les crises et les guerres.

Et nos textes fondamentaux – notre Constitution, nos Droits de l'Homme, nos grands principes – ne sont pas davantage le fruit de la haine et du rejet, ils sont l'expression d'une volonté magnifique : la volonté d'accorder à chaque homme, à chaque femme, la même dignité, la même reconnaissance, la même protection – la volonté, au fond, de s'aimer, de se respecter mutuellement, de vivre ensemble comme une Nation.

Lorsque la politique se laisse aspirer par la peur, elle engendre le rejet, la brutalité et la violence.

Mais lorsque la politique se laisse inspirer par l'amour, elle engendre le respect, la diversité et la nuance.

C'est une des grandes leçons que je tire des temps que nous vivons. Et c'est le grand combat politique de notre génération, un combat qui nous concerne tous : il faut réhabiliter l'essentiel – le civisme, la raison, la modération – face aux forces brutales, sombres, noires.

Et je crois, je suis même persuadée que c'est un combat pour nous autres, pour nous les femmes !

J'ai mené ma dernière campagne électorale sous un étendard que je revendique avec fierté – cet étendard tient en 2 mots : « AIMER et AGIR ». C'est ma devise, mon credo, ma profession de foi en politique.

AIMER parce que j'éprouve un sentiment amoureux – réellement amoureux ! – pour notre région, et pour celles et ceux qui la font vivre, qui la font grandir, qui la rendent plus juste, plus solidaire, plus généreuse.

AGIR parce qu'un sentiment puissant, fort, sincère, engendre toujours une action : une action que je veux résolument ouverte, positive, moderne, nuancée.

Je me bats au quotidien avec ces armes, avec ces sentiments, avec cette conscience, qui est d'abord, j'en ai la conviction intime, une conscience de femme – la conscience universelle des femmes.

Je ne me qualifie pas de féministe, et je ne jouerai pas devant vous un rôle qui n'est pas le mien – trop de responsables politiques le font, au mépris des vraies militantes, des vraies combattantes.

Mais j'adhère profondément aux idées du féminisme universel, le féminisme d'action de Simone Veil, le féminisme de conviction de Sylviane Agacinski, un féminisme de l'altérité, qui ne nie rien du chemin parcouru par nos mères et nos grands-mères, qui ne nie pas non plus le chemin qu'il reste à accomplir par nos filles et nos petites-filles, mais qui croit profondément que l'homme et la femme, dans une société libérale, apaisée et moderne, se complètent, s'enrichissent et se renforcent, au lieu de se déchirer, de s'affronter, de se diviser.

Je crois à la différence des sexes. Et je crois que les femmes ont un message différent à porter. Notamment en politique. La féminisation de la vie publique ne peut pas se limiter à des questions de quotas – encore qu'ils soient indispensables à mes yeux. Elle doit se traduire concrètement, par des pratiques, par une approche, par un regard différents.

Ce soir, nous célébrons les Joséphine – nos 5 magnifiques Joséphine –, et à travers elles nous célébrons notre différence, nous célébrons NOTRE féminité et tout ce qu'elle porte en elle de force, de puissance, de fragilités et de failles.

Nous célébrons notre féminité, cette force complexe, intime, universelle, qui est en chacune d'entre nous et qui entre si fortement en écho avec les défis de notre temps, avec ces défis du temps long, avec ces défis qui impliquent de s'effacer – d'effacer l'égo, l'orgueil, l'immédiateté – pour laisser la place à l'essentiel – et l'essentiel, nous le connaissons tous : c'est la paix, c'est la préservation de notre nature, c'est l'avenir de nos enfants.

Ce soir, nous célébrons 5 Joséphine, 5 magnifiques Joséphine :

- Sandrine Lagrée, qui a su surmonter le mal, la maladie, qui a su dépasser les souffrances du corps pour s'accomplir, pour se réaliser, pour se dépasser par le sport et pour les autres.

- Monique Macé, qui a fait rimer sa vie avec générosité, avec altruisme, avec tendresse – la tendresse que nous devons aux enfants, aux enfants malades, aux plus fragiles d’entre nous.
- Mathilde Cabanas, et son sens lumineux, doux de la création, son regard tendre de créatrice, de designeuse, sur les femmes, sur l’époque, sur notre besoin urgent de défendre la beauté et la douceur.
- Sandrine Labbé, et son goût de la science, sa soif d’égalité – l’égalité des chances, l’égalité des mérites, pour que les femmes, et en particulier les jeunes femmes, ne s’interdisent rien, et surtout pas de créer leur propre entreprise, d’investir des disciplines très masculine – les sciences, la technologie, l’agriculture...
- Annabelle Berthomé-Reynolds, et son extrême sensibilité, qu’elle exprime en musique, à travers le monde, à travers des albums et des collaborations de prestige, et qu’elle met au service de la jeunesse, de l’éducation, d’un rapport différent à l’apprentissage.

Nous célébrons des parcours de vie uniques, riches, puissants, généreux.

Des vies à l’image de toutes les vies : faites de hauts et de bas, de victoires et de défaites, de bonheur et de chagrin.

Des vies que l’on admirent, des vies qui nous rassurent, des vies qui nous inspirent, des vies de femmes qui ont choisi d’avancer, de se battre, de s’accomplir, d’oser, et d’oser y compris contre elles-mêmes, contre la société, contre cette peur qui est en nous toutes, cette peur de ne pas être légitime, de ne pas être reconnue, de ne pas être capable, de ne pas être à la hauteur – et c’est la présidente de région, la femme politique, traversée de doutes et de questions – des questions que, sans doute, un homme à ma place ne se poserait pas ; c’est cette femme-là qui vous le dit, avec tout son cœur et toute son admiration pour vos beaux parcours.

Vos vies résonnent, elles résonnent au-delà de vos disciplines, de vos talents, de vos charismes respectifs.

Elles résonnent au-delà de vos conditions, de vos âges, de vos générations.

Elles nous parlent à nous toutes. Et elles parlent en particulier à notre jeunesse, à nos jeunes femmes, à nos jeunes filles, à nos enfants – qui sont tout pour nous.

Vos vies nous disent qu’il faut avoir confiance, qu’il faut embrasser la vie, toute la vie, et que rien ni personne n’a le droit, jamais, de nous réduire à notre sexe, de nous enfermer dans une case, de nous cantonner à la maison.

Vos vies nous disent que nous pouvons faire l’impossible, que nous savons marier les contraires : la puissance et la douceur, la force et la tendresse, la réussite et la modestie.

Vos vies disent à nos enfants, à nos jeunes femmes : ne vous imposez jamais à vous-même la pire des punitions, la pire des sanctions : celle de l’auto-censure, celle du refoulement de vos propres désirs.

Soyons, à l’image de nos Joséphine, des femmes libres, des femmes courageuses, des femmes engagées, des femmes solidaires, des femmes innovantes, des femmes qui osent.

Vive les Joséphine !

Et je laisse maintenant la parole à Nathalie Schuck, qui est une grande journaliste politique, au journal le Point, et qui nous fait l’amitié et l’honneur d’être à nos côtés ce soir, alors qu’elle boucle à peine son dernier livre, et qui va animer cette soirée et interroger nos Joséphine – merci Nathalie pour votre générosité et votre présence à nos côtés.